

Benoît Blanchard

pédopsychiatre en Centre Médico-Psycho-Pédagogique

« Une institution est un lieu d'échanges, un lieu où les échanges sont possibles. Pour le dire autrement, la singularité n'existe pas en dehors du contexte d'un groupe ou d'une institution. »

François Tosquelles

Quand on évoque l'institution, la première représentation qui émerge est celle de l'établissement, avec ses murs, son cadre réglementaire, sa bureaucratie et son potentiel d'aliénation. C'est donc la dimension asilaire, oppressive et disciplinaire qui s'impose spontanément ; des dispositifs constituant un système normatif d'emprise. Des appareils destinés à reproduire le pouvoir, à standardiser les individus, en tant que vecteurs de l'institué.

Or, pour les acteurs de la psychothérapie ou de l'analyse institutionnelles, l'institutionnalisation est ce qui permet de mettre à distance la réification des relations ainsi que les assignations administratives. Ainsi, pour Jean Oury, l'institution, « quand ça existe, c'est un travail, une stratégie pour éviter que le tas de gens fermente, comme un pot de confiture dont le couvercle a été mal fermé ». Il s'agit donc de lutter contre tout ce qui peut faire renverser l'ensemble du collectif vers une structure concentrationnaire ou ségrégative, de mettre à l'épreuve les aliénations identitaires et les illusions du moi, d'entraver la coagulation entre statut, rôle et fonction, de redéfinir les subjectivités, etc. La dynamique instituante constitue une façon de se laisser perpétuellement remettre en cause et interpeler par l'altérité, d'interroger les situations et les interactions sociales qui se déroulent dans l'ignorance des conditions et des limites institutionnelles qui leur ont été fixées.

Les institutions, matrices de nos subjectivations

« L'institution, c'est le processus par lequel naissent des forces sociales instituanes qui finissent souvent par constituer des formes sociales juridiquement codées, fixées, instituées. L'ensemble du processus, c'est l'histoire, succession d'interférences, mélange de forces contradictoires travaillant tantôt dans le sens de l'institutionnalisation, tantôt dans le sens de la désinstitutionnalisation »¹. De surcroît, l'institutionnel est avant tout une dimension omniprésente et nécessaire de la vie sociale. Selon Marcel Mauss, « il n'y a aucune raison de réserver exclusivement, comme on le fait d'ordinaire, cette expression aux arrangements sociaux fondamentaux. Nous entendons donc par ce mot aussi bien les usages et les modes, les préjugés et les superstitions que les constitutions politiques ou les organisations juridiques essentielles »². Les institutions orientent les cognitions, les jugements et les attentes ; elles déterminent nos mémoires, nos horizons, réduisent l'imprévu et produisent des régularités. Plus fondamentalement, elles fixent nos dispositions, nos façons d'être éprouvés, d'interagir. Elles nous identifient, elles contribuent à nous façonner, elles sont

les matrices de nos subjectivations... D'après Lacan, le sujet n'est sujet que d'être assujettissement au champ de l'Autre. Nous sommes donc « possédés » par les institutions, au point de les « avoir véritablement dans la peau ».

L'anthropologue Mary Douglas soulignait que même les processus cognitifs individuels les plus élémentaires sont dépendants des institutions sociales : « les classifications, les opérations logiques, les métaphores privilégiées sont données à l'individu par la société »³. Les institutions engendrent une vision du monde, un style de pensée, et gouvernent des schémas d'interaction. Toute forme institutionnelle possède initialement un fonctionnement empirique et normatif ; mais en se développant, elle finit par « par stocker toute l'information nécessaire. Quand tout est institutionnalisé, ni l'histoire ni les autres moyens de stockage ne sont plus nécessaires : c'est l'institution qui dit tout ». Pour se stabiliser, tout dispositif institutionnel tend finalement à une naturalisation de son système classificatoire, à essentialiser ce que Castoriadis désigne comme sa logique ensembliste-identitaire. De surcroît, au-delà des perceptions, de la mémoire, des symbolisations et des cognitions, la prégnance institutionnelle se déploie également dans les champs axiologique et émotionnel. L'institution se perpétue et se stabilise en tant qu'elle capte, exploite et oriente le champ pulsionnel, en instituant le champ du désirable. Nos motivations les plus intimes sont aussi des constructions institutionnelles, contribuant à entretenir les dispositifs institutionnels qui nous ont forgés... D'où, selon Norbert Elias « l'interdépendance étroite entre les structures sociales et les structures émotionnelles » et l'interpénétration du Nous et du Je.

Ainsi, chaque individualité n'est qu'une série de plis et de replis, témoignant de l'incorporation des cadres institutionnels qui agissent insidieusement pour persévérer et se prolonger en s'incarnant à travers des personnes, qu'elles ont contribué à créer. Cependant, cette intériorisation est-elle un processus mécanique et figé, un simple décalque des instances répressives, ou bien laisse-t-elle des ouvertures à une forme de créativité institutive ?

De fait, toute institution est avant tout une construction symbolique et imaginaire, devant remplir une fonction socialisatrice et subjectivante, permettant de tisser des références communes, des significations partageables, des circulations d'affects, des identifications narratives, des valeurs... Et chaque institution est traversée par des tensions irréductibles entre les tendances à la « pétrification » et les potentialités de transformation. Il y a toujours une dialectique complexe entre les forces « instituées » et conservatrices, qui tendent à maintenir le statu quo et à clôturer le champ des possibles, et les forces « institutives » qui ouvrent des devenirs et des transformations, à partir de l'activité créative des acteurs et de l'émergence d'un imaginaire social favorisant l'implication et l'autonomie.

L'institution invisible

Quoiqu'il en soit, on n'échappe pas à l'institution, même quand il s'agit de s'en démarquer, ou d'essayer d'en déconstruire les strates et les pseudopodes qui nous agissent de l'intérieur. Car, alors, c'est une autre forme institutionnelle qui s'immisce, inévitablement. Toute désinstitutionnalisation est aussi une néo-institutionnalisation. Et l'institution intègre souvent sa propre subversion... Il faut que tout change pour que rien ne change... Il y aurait donc quelque chose de naïf à revendiquer une rupture systématique vis-à-vis des cadres

institutionnels et de leurs quadrillages normatifs. D'ailleurs, ce sont sans doute les processus institutionnels les moins visibles, les moins formalisés, qui s'insinuent en nous de manière plus automatisée et invisible. On peut certes lutter contre un institué étreint, conservateur, standardisé ; ce qui ne prémunit pas de retomber dans d'autres canevas institutionnels, ne garantissant pas nécessairement un véritable potentiel d'émancipation.

D'après Mary Douglas, « la grande réussite de la pensée institutionnelle est de rendre nos institutions complètement invisibles ». Ainsi, « l'omniprésence du marché nous procure la conviction que nous sommes sortis du vieux contrôle institutionnel des sociétés non marchandes et que nous jouissons désormais d'une liberté neuve et dangereuse. Quand nous croyons être la première génération non soumise à l'idée du sacré, la première à avoir des rapports interpersonnels véritables en tant qu'individus, et donc la première à avoir une conscience de soi intégrale, il s'agit là, incontestablement, d'une représentation collective ». De fait, on pourrait faire l'hypothèse que des formes institutionnelles plus instables, flottantes, insaisissables, ne sont pas forcément des gages de libération subjective. Et par ailleurs, on pourrait même aller plus loin : introduire du jeu et de la critique par rapport aux cadres institutionnels suppose déjà de pouvoir s'appuyer sur des fondations institutionnelles internalisées, à même de s'extraire d'une forme d'hétéronomie. Il faut en effet des assises relativement équilibrées, instituées, pour déployer des capacités de penser la différence, pour pouvoir s'autoriser à se confronter à l'altérité, pour déployer un imaginaire instituant, pour relancer des dynamiques identificatoires excentrées, pour tisser des fragments d'histoire, pour s'hybrider, etc. ; pour avoir, au fond, une certaine « prise sur son aliénation ». Indéniablement, l'émergence dynamique de la subjectivation opère toujours en tension avec ses propres déterminismes.

Comme le soulignent Cornelius Castoriadis et Piera Aulagnier, ces contraintes sont déjà psychiques et interactives : à ce niveau, l'institutionnalisation est, « pour une part décisive, le dépôt des visées, des désirs, des investissements, des exigences, des attentes, des significations dont l'individu a été l'objet dès sa conception et même avant, de la part de ceux qui l'ont engendré et élevé »⁴. Mais les déterminants sont également en rapport avec « l'inhérence du social » et des cadres socio-historiques spécifiques, imprégnés de représentations collectives, de significations imaginaires, de formes institutionnelles particulières, d'hégémonies discursives, d'idéologies, de cadres éducatifs, etc. Or, le sujet ne peut s'autonomiser qu'à partir de cet arrière-plan qui le constitue et l'habite de l'intérieur... Selon l'épistémologue Ian Hacking, il existe finalement des interactions circulaires entre les personnes et les cadres institutionnels : les individus incarnent les institutions, les institutions font les classifications, les classifications modèlent les actions, les actions appellent des noms, et les personnes, ou d'autres créatures, répondent à ces normes, positivement ou négativement.

L'enjeu serait alors de savoir dans quelle mesure tel ou tel métacadre institutionnel entretient une hétéronomie instituée, ou autorise des processus de dégagements et de réflexivité, tant sur les plans collectifs qu'individuels. Dans quelle mesure l'être social-historique, en tant qu'ensemble spécifique d'institutions et de significations incarnées par ces institutions peut contraindre ou libérer l'imaginaire instituant comme puissance de création ?

En tout cas, s'affirmer contre la pression normative des institutions suppose de s'exposer à des tensions éprouvantes. Cependant, il est possible de pouvoir appréhender réflexivement les cadres institutionnels qui nous imprègnent, même si nos jugements sont élaborés par ces mêmes dispositifs. Reconnaître l'origine institutionnelle de notre sentiment de justice et de nos valeurs ne nous empêche pas d'analyser, de comparer, de critiquer tel ou tel système institutionnel. En dépit de leur omniprésence, toutes les institutions ne sont pas forcément équivalentes, non seulement sur le plan de leur cohérence systémique, de l'adéquation de leurs interprétations du monde aux éléments factuels, de leur fonctionnement, de leur viabilité, mais aussi de leurs potentialités en termes de subjectivation émancipatrice.

Le fait est qu'une forme institutionnelle a besoin de certains types spécifiques de subjectivités pour se maintenir, se transformer, évoluer. Par exemple, la survie du système capitaliste dépend encore de certaines catégories de personnes qui ont été façonnées et instituées en dehors de ses propres significations et injonctions hégémoniques : des fonctionnaires intègres et désintéressés, des représentants politiques œuvrant pour le bien public, des juges vertueux, des éducateurs engagés pour le collectif, des soignants... Mais le néolibéralisme tend à raréfier ce type d'éthos et « ressources humaines », privilégiant davantage l'auto-entrepreneur ou le manager avide de profits et de performance, dérégulé, déraciné, privatisé, émancipé vis-à-vis de toute préoccupation commune, libéré de toute inhibition morale, ne recherchant qu'un plus-de-jouer à travers une consommation toujours plus débridée, et destructrice.... Plus de freins institutionnels, mais un encouragement aux abus et aux perversions, sans limite ; ce qui sape les possibilités mêmes de survie d'un tel système prônant le sabotage incessant... La vérité « dure » d'un système institutionnel global n'est nulle part ailleurs que dans ses dispositions subjectives et anthropologiques qu'elles fabriquent. Les institutions opèrent à travers les psychés. « Mais elles font davantage encore : elles sélectionnent les psychés, disons plus précisément : les complexions psychiques, les plus adéquates à leurs propres réquisits »⁵. Ainsi, « l'entreprise néolibérale sélectionne ses psychés adéquates - des pervers, au sens clinique du déni de l'altérité, condition de l'instrumentation des humains comme des choses »⁶. Les profils humains qui tiennent l'ordre actuel s'infléchissent dans le sens de certaines injonctions normatives hégémoniques, à savoir « l'insensibilité à la violence exercée, à mesure que davantage de violence est requise ». Au fond, « les psychés des dominants ne cessent donc d'enregistrer, et d'exprimer, l'évolution des structures de la domination », dans la mesure où la sécession morale des élites a nécessairement pour corrélat une reconfiguration psychique, sous-tendue par des dispositifs institutionnels spécifiques. « Quand le capital ne négocie plus rien et brutalise tout, les personnages adéquats de l'État du capital ne négocient plus rien et brutalisent tout ». Résister à ces configurations instituées de subjectivation supposerait alors de s'émanciper de toute institutionnalisation ? Sans doute pas... car mal institués, les sujets se trouvent en permanence confrontés au chaos, sans-fond, abîme, flux incessant de la pulsionnalité brute. Là se déploie l'asocialité primaire du psychisme, son égocentrisme absolu, son ignorance des autres, et son refus de tout délai dans la satisfaction de ses pulsions. En l'occurrence, la psyché humaine se caractérise primitivement par sa « défonctionnalisation originaire », par sa « dérégulation instinctuelle ». Comme le souligne Castoriadis, il est donc nécessaire d'imposer le renoncement à la toute-puissance originaire, la

reconnaissance du désir d'autrui comme aussi légitime que le sien ; il faut faire accéder au monde des significations comme monde de tous et de personne.

En conséquence, la psyché doit pouvoir se laisser pénétrer et posséder par l'institution, sous peine de laisser libre cours à ses tendances asociales, à son avidité et à sa volonté d'emprise.

La capacité à s'inscrire dans une vie collective, à intégrer l'altérité, à s'individuer, dépend donc d'un long processus d'infusion institutionnelle, à même de faire émerger « un Surmoi groupal et sociétal, un Surmoi « généralisable » à la vie en société et en groupe »⁷. Dès lors, « ce travail implique la « départicularisation » du Surmoi, il implique d'extraire, à partir des expériences organisatrices issues de la rencontre avec les objets idéaux premiers, les fondements d'une possible loi commune. L'enfant latent doit apprendre à être un parmi les autres, sans statut d'exception ». Or, qu'est-ce que le Surmoi, si ce n'est la cristallisation intériorisée des formes institutionnelles auxquelles l'enfant se trouve exposé dans ses différents espaces de socialisation ? De l'institution sédimentée au sein même du sujet, prenant la forme d'habitus, mais aussi l'apparence d'une « seconde nature ». Selon Freud, la culture n'est pas autre chose que « la somme totale des réalisations et des institutions par lesquelles notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à deux fins : la protection des hommes contre la nature et le règlement des relations des hommes entre eux »⁸. Au final, « le surmoi d'une époque culturelle a une origine semblable à celui de l'individu ».

L'institution est en nous

Dès lors, selon José Bleger, pour le meilleur et pour le pire, « toute institution est une partie de la personnalité de l'individu ; et cela au point que l'identité est toujours entièrement ou en partie institutionnelle, au sens qu'au moins une partie de l'identité se structure par l'appartenance à un groupe, à une institution, à une idéologie, à un parti, etc. [...] Les institutions fonctionnent toujours à des degrés variés comme délimitation de l'image du corps et comme le noyau de base de l'identité »⁹.

Les effets de cette intériorisation institutionnelle par la socialisation prennent finalement la forme incorporée de schèmes, d'habitudes ou de dispositions, qui organisent, stabilisent, confèrent de la signification et affilient. L'enfant, pour s'humaniser, doit toujours être nommé, raconté, relié, marqué... Outre sa survie physiologique, il s'agit par-là de garantir une continuité signifiante, narrative, générationnelle, historique. La chair doit se symboliser, les éprouvés corporels être mis en forme et en sens. D'emblée, l'univers sensoriel du bébé est façonné, orienté. Et le monde lui est présenté de façon prédigérée, en étant déjà chargé d'affects, de mots, de postures, de mythes, de tabous... Ainsi, le sujet en devenir est déterminé par le fait qu'il « infuse » dans un milieu, qu'il est d'emblée pris dans des rituels, des narrations, des fantasmes, des pratiques du corps, des projections, des interdits, des dispositions culturelles, des conditions matérielles d'existence, des liens spécifiques, des transmissions transgénérationnelles....

« Si l'enfant dispose au tout départ et à l'état virtuel d'un répertoire culturel universel, chaque société l'imprègne immédiatement de ses choix culturels, tous les possibles n'étant donc pas compossibles ».¹⁰

Et d'après Wilfried Lignier, « nos congénères ont agi sur nous, non pas en tant que partenaires d'interaction, localisables dans l'espace et le temps, mais en tant que collectif historique, fondant, instituant une signification relativement partagée »¹¹. Ainsi, les enfants sont contraints de penser, de juger, de ressentir, avec les dispositions inséparablement cognitives et morales que leur impose leurs expériences sociales et leur immersion institutionnelle. Et celles-ci s'incorporent : les schémas relationnels, les façons d'être, de se comporter, de comprendre, de réagir, d'être éprouvé, d'appréhender le monde, les autres et soi-même, en viennent à s'inscrire dans le corps, et dans les réseaux neuronaux... Au fond, il n'y a jamais de conscience individuelle et solipsiste, mais le déploiement singulier des constellations institutionnelles au sein même du sujet, fruit de son histoire, de ses rencontres, et de la façon particulière de faire avec ce qui s'est ainsi intériorisé.

Évidemment, l'internalisation des liens est toujours à mettre en tension avec les déterminations internes de la psyché ; il y a toujours reconstruction, réinterprétation et transformation des interactions par la singularité du sujet, qui n'est pas une cire molle sur laquelle toutes les influences extérieures viendraient s'imprimer passivement. Mais une des conséquences essentielles de cette dépendance à la subjectivité des autres, est que l'inconscient d'un sujet, du fait de sa dimension collective, n'est pas localisable entièrement au sein des frontières de l'appareil psychique individuel ; « une part de notre vie inconsciente est située dans d'autres lieux que celui qu'abrite et construit notre espace psychique interne ».

Dès lors, comme le souligne l'historien Hervé Mazurel, l'inconscient « n'est pas seulement idiosyncrasique (soit le fruit d'une histoire personnelle), mais profondément social et culturel, puisque le résultat d'un filtrage dans lequel les mœurs, les traditions, la culture, les goûts et interdits partagés d'une société jouent un rôle déterminant ». Ainsi, « on ne peut se contenter de réinscrire l'inconscient individuel dans un simple trajet biographique et familial, puis de rattacher celui-ci à l'inconscient de l'espèce, en délaissant au passage le niveau social-historique. Ce qu'il faut en revanche, c'est y retrouver chaque fois toute l'histoire longue qui s'y trouve logée, sédimentée, accumulée ». S'il existe quelque chose comme un Moi, c'est donc avant tout une configuration groupale, une sorte de comité de « quasi-personnes » logées dans notre intériorité. Dès les premiers écrits de Freud (*L'esquisse d'une psychologie scientifique*, *Les études sur l'hystérie*), la psyché est fondamentalement décrite comme une association et l'inconscient apparaît de prime abord structuré comme un groupe ; là se joue en effet la scène d'une forme de dramaturgie entre différents personnages psychiques ; les rêves, les fantasmes, les complexes, les conflits intrapsychiques, etc., sont toujours des scénarios où se tissent des configurations relationnelles et groupales. Ainsi, le processus d'individuation résulte d'un processus de dégagement progressif de soi à partir d'un fond syncrétique condensé à l'autre, aux autres, à l'institution sociale. Ce « fondement non-Moi du Moi » (Bleger), reste clivé de l'intégration psychique tant qu'il n'a pas été mis au « présent du Moi ».

Le groupe constitue donc un des arrière-fonds de la psyché, dans la mesure où la matière psychique est essentiellement animée par l'interaction de différents « personnages internes », qui sont à la fois des images intériorisées des parents ou des éducateurs, des représentants des pulsions, des affectss et des mécanismes

défense, etc. Ces différents figurants des processus psychiques s'organisent groupalement sous la forme de mises en scène inconscientes et de scénarios fantasmatiques. Dès lors, un sujet tend nécessairement à faire entrer les autres dans les divers rôles de son théâtre interne, et l'appareil psychique individuel n'est qu'une forme de dispositif institutionnel. Les principaux sous-systèmes psychiques dérivent effectivement des identifications et des intériorisations qui se déploient dans les liens interpersonnels. L'inconscient de chaque sujet porte trace, dans sa structure et dans ses contenus, de l'inconscient d'autrui, et plus précisément, de plus-d'un-autre.

Les notions de complexe et d'imaginaire mettent par exemple en jeu la construction d'un réseau intersubjectif internalisé, dans lequel le sujet se représente. Ce sont ainsi de véritables « groupes internes » qui se constituent, et qui accomplissent une fonction organisatrice de la psyché individuelle du fait de leur propriété de liaison scénarique. Le psychisme humain peut donc être considéré, selon Axel Honneth comme un « dispositif d'interaction intériorisé qui complète le monde vécu de la communication intersubjective où l'individu rencontre l'autre dans divers rôles d'interaction (c'est-à-dire diverses relations de reconnaissance) ». Et, selon Vygotski, la conscience n'est pas autre chose qu'un « contact social avec soi-même », tissé de conflictualités à travers lesquelles seules certaines représentations et affects réussissent à se stabiliser provisoirement, à persévérer dans leur être, en fonction des situations, sur un fond permanent de dissensus. En tout cas, le subjectif pur, délié des rapports sociaux, n'existe pas. Marx l'avait d'ailleurs affirmé en son temps : « l'essence humaine n'est point chose abstraite, inhérente à l'individu isolé. Elle est, dans sa réalité, l'ensemble de relations sociales ».

Le psychisme en proie au défaut d'institution

On en arrive donc à la conclusion que le psychique, c'est aussi de l'institutionnel, dans une réciprocité permanente. Dès lors, vouloir étudier les fonctions psychologiques et cognitives indépendamment de l'institution constitue un biais systématique - ce type de protocoles de recherche est d'ailleurs le reflet d'une certaine idéologie institutionnelle : « les psychologues sont institutionnellement incapables de se souvenir que les hommes sont des êtres sociaux. Aussitôt qu'ils l'apprennent, ils l'oublient » (Mary Douglas). Si on pousse le raisonnement dans ses ultimes retranchements, il ne paraît plus possible d'appréhender la psychopathologie indépendamment des cadres institutionnels au sein desquels les symptômes s'originent et se déploient.

Autant, on peut constater qu'un excès d'institutionnalisation, rigide et inamovible, peut conduire à un écrasement subjectif - et les manifestations névrotiques témoignant d'un Surmoi répressif en sont une expression paradigmatique. Que ce soit au niveau social ou intime, on peut à l'évidence observer des institutions disciplinaires, totales, qui veulent tout traiter selon leur « programme », qui soumettent, exigent et punissent. Autant, il est également légitime de postuler qu'une institutionnalisation défailante, inaboutie, chancelante, met en péril les fonctions de représentation symbolique, et ne permet plus d'organiser la pulsionnalité à travers une trame de significations partagées. Avec la notion d'anomie Durkheim évoquait ainsi les effets possibles d'une précarisation des cadres institutionnels, conduisant à un état des liens sociaux caractérisé par le

délitement des normes communes et des classifications collectives tissant habituellement la solidarité. Une telle situation induit également une crise des identités, ainsi qu'un flottement dans les modalités d'expression du mal-être, ce langage collectivement signifiant investi du pouvoir d'interpeler autrui. De fait, la « déviance » ne peut plus se démarquer, de façon repérable et lisible, d'une conformité mal circonscrite. Que ce soit sur le plan individuel ou collectif, le défaut d'institution peut laisser la porte ouverte aux décharges comportementales, aux efflorescences délirantes, voire aux dérives perverses ou aux mécanismes d'emprise. Car l'institution est aussi là pour réguler la violence, pour interdire, pour situer, pour limiter. Pour restreindre la jouissance et l'appropriation. Elle constitue également une butée contre l'indifférenciation, qui fait le lit des confusions et des abus. Sans institution, pas d'altérité, pas d'extériorité.

Outre son potentiel disciplinaire et normatif, l'institution exerce aussi une fonction de protection, de contenance, de mise en scène, de conflictualisation et d'intégration des forces agonistiques. Une dynamique institutionnelle vivante est également un tissu de contradictions évolutives, un attracteur de fantasmes et de mythes. Les institutions produisent de l'identitaire, de l'assemblage et de l'ensemble, faisant sortir du chaos ou de l'informe. Et ces mondes de significations sont nécessaires à l'affiliation des individus dans un monde commun.

Car c'est dans les interstices de cet imaginaire partagé que chaque sujet va pouvoir faire plus ou moins de place à l'expression de son désir, à sa capacité d'identification et de sublimation.

Comme le souligne Laurence Gavarini, « confronté à tout ce qui le limite, à ce qui le contraint ou l'aliène à l'Autre par le fait de sa dépendance et de ses manques, le sujet fait des petits choix quotidiens », à travers lesquels il peut manifester sa part d'insoumission et de désir. Mais les possibilités de dégagement supposent déjà une connaissance de ce qui détermine et assujettit. Dans une perspective spinoziste, l'éducation primaire crée initialement des liaisons cognitivo-affectives nécessaires. Ce n'est que dans un second temps qu'un programme de « contre-éducation » peut venir délier et refaçonner les modes d'affection, en conquérant une intelligence de sa propre affectivité dans le sens de la joie commune de participer avec d'autres.

Le déni de cette dimension institutionnelle tend au contraire à livrer l'individu au vide, à une forme d'errance mêlée d'un dérisoire sentiment d'omnipotence, ou d'interchangeabilité. Ainsi, faut-il comprendre certaines symptomatologies contemporaines à l'interface du subjectif et du social institué. Clinique des vacillements identitaires, des agirs et des conduites addictives ; clinique de l'éparpillement, de l'agitation frénétique et de la fuite ; clinique de l'égarement, de l'instantané et de l'esseulement ; clinique du corps, du langage défaillant et de la traumatophilie... Par exemple, Robert Castel identifie la montée d'« individus par défaut », victimes de désaffiliation, privés des supports et des conditions objectives de possibilité d'émergence subjective. Comment se construire comme sujet, lorsque les significations imaginaires sociales qui identifient sont tellement mal partagées qu'elles ne peuvent plus être mobilisées ? Quand les matrices des différenciations originaires font défaut ? Faut-il en passer par des fantasmes d'autoengendrement ? Ou alors s'enfermer dans des catégories identitaires essentialisées, dans des diagnostics qui enferment et destinent ? Dans des néo-identités marchandisables, entravant toute possibilité de réappropriation et d'élaboration subjective ?

Au fond, le modèle uniquement objectiviste et naturaliste de la biomédecine tend à négliger cette dimension, à travers des explications causales désobjectivées et désobjectivantes. Dès lors, les formes d'expression collective du mal-être subissent de considérables métamorphoses, et tendent à se désinstitutionnaliser, à se déculturer – à l'exception des ancrages militants ? Le désir d'être diagnostiqué, catégorisé, objectivé, revient finalement à être aliéné par « un imaginaire autonomisé qui s'est arrogé la fonction de définir pour le sujet et la réalité et son désir » (Castoriadis), en faisant l'impasse sur l'être propre comme création sans cesse renouvelée, comme flux et devenir.

Patients mésinscrits et désaccordés

A contrario, on pourrait formuler l'hypothèse que la souffrance psychique est inévitablement en rapport avec une forme de dys-institutionnalisation du sujet, c'est-à-dire un détissage des liens entre un membre marginalisé et son espace élargi de socialisation. Et ce à la fois dans les mécanismes causaux que dans les modalités d'expression du désarroi. Car l'être en souffrance tend à perdre son statut de partenaire et d'interlocuteur, reconnu comme tel, et subit un décrochage vis-à-vis des normes et ritualisations collectives. Le trouble psychique est donc corrélatif d'une mise en marge par rapport aux dynamiques communes, aux dimensions d'affiliation, d'alliance, d'appartenance, de coopération, de réciprocité. Là s'impose une forme d'exil, vis-à-vis des logiques de reconnaissance et de l'intégration dans les circuits de don / contre-don.

Le « malade » éprouve donc un désencastrement avec l'altérité sociale, un désaccordage, une désynchronisation par rapport au Temps du Nous. Dès lors, comment tisser un sens commun à l'existence, comment donner une forme partageable aux éprouvés, comment organiser un récit de soi en adéquation avec les cadres socio-culturels, quand les obsessions personnelles n'arrivent plus à s'articuler aux mythes et narrations collectives ? Au fond, le mal-être psychique contribue inévitablement à distendre les processus d'étayage entre psyché et société, allant de pair avec une fragilisation des arrières-fonds institutionnels et une précarisation de la groupalité interne.

Concomitamment, c'est le caractère désirant et désirable de l'existence qui tend à se dissoudre, à mesure que s'effritent la dynamique créative de la communication, ainsi que la possibilité de jouer ou de mettre en scène ce qui nous traverse. À l'aune de cette perte d'espérance, d'aspiration et de confiance dans l'autre secourable, c'est finalement l'intégration du vécu originaire de dérélition et de dépendance qui achoppe tragiquement.

En l'occurrence, les cliniques contemporaines nous confrontent régulièrement à des patients dont le « groupe du dedans » est en souffrance, et qui ne peuvent plus s'appuyer sur une mise en scène narrative et figurative de leurs propres enjeux intersubjectifs à travers la dramaturgie des autres en eux. Ces patients, désertés du groupe, « mésinscrits », présentent évidemment une grande fragilité identitaire ainsi que dans leur mode d'investissement des liens. En effet, ils n'ont pu fonder, ou plutôt co-fonder, les assises intersubjectives qui garantissent un espace où le Je puisse advenir et s'historiciser par le biais d'une appartenance à un Nous.

Ces configurations psychopathologiques nous interrogent en retour sur les conditions sociétales de l'émergence de la groupalité, et sur leur actuelle mise à

mal. En effet, on constate une défaillance de plus en plus prononcée des « contrats intersubjectifs », ces socles qui organisent conjointement les fondements identitaires du sujet et de son groupe d'appartenance, en indiquant des places, en énonçant des interdits, en esquissant un récit commun, etc. Dès lors, l'espace transsubjectif est ébranlé, car il se produit un délitement des cadres partagés avec les autres membres d'une communauté. Et, dans ces conditions, les individus ne peuvent plus s'appartenir à eux-mêmes, dans la mesure où ils n'ont pu s'approprier une place virtuelle donnée ou confirmée sur le plan institutionnel - que ce soit d'ailleurs en l'acceptant ou en refusant une telle assignation. A un certain niveau, c'est d'ailleurs le dispositif même de transmission de la vie psychique entre les générations qui semblent en crise, ce qui vient entraver le pacte des renoncements pulsionnels partiels nécessaires à la vie en commun.

D'après René Kaes, « les périodes de désorganisation sociale et culturelle se caractérisent par les défaillances des garants métasociaux et métapsychiques ; par le dérèglement de leurs fonctions d'encadrement, de croyances partagées et de représentations communes. L'ébranlement de ces garants, qui recueillent tout l'implicite d'une civilisation, atteint plus particulièrement les fondements de l'ordre symbolique ». Là se déploie la dimension irréductiblement politique de la maladie, à l'interface des processus de « mésinscription » et des phénomènes d'aliénation.

Plus globalement, on peut se demander si les dynamiques institutionnelles et groupales ne sont pas transformées radicalement par leurs mutations managériales et marchandes, par leur plateformes. Dans une logique de marché, réside effectivement le fantasme de liquider l'énigme et l'insaisissable ; tout doit être exposé, rendu transparent et réduit à l'état inoffensif d'informations, ce qui met en évidence le refus implicite de la reconnaissance de l'autre en tant que vecteur d'affects et d'émotions. Il n'y a plus de différences instituées, de places, chacun devient interchangeable, consommable, captif d'un entrelacement sans relief ni verticalité. Dès lors, le sujet se dilue au sein d'un « On » hypertrophié, qui tend à absorber toute singularité en entretenant le désir de se dissoudre en tant que simple maillon de la chaîne d'un grand Tout. Les impératifs sont les mêmes, pour tous et partout ; jouir, posséder, autrui n'étant plus qu'une marchandise virtuelle qui doit rester immédiatement accessible, en tout lieu, à tout moment. En conséquence, il n'y aurait plus de négatif, plus de refoulé, mais un agir permanent dans la consommation frénétique d'un autre réifié et se trouvant réduit à l'état de produit.

Dans le projet de désinstitutionnalisation, il y a aussi la volonté de réduire les aspérités, les reliefs, les antagonismes, les résidus, la part d'ombre et de pourrissement qui pouvait se déposer dans l'institution. De fait, Michel de Certeau soulignait à quel point l'institution « loge la pourriture en même temps qu'elle la désigne ». « En logeant chez elle cette « pourriture », elle la prend en charge, elle la limite à une vérité sue et prononcée au-dedans, qui permet au-dehors un autre discours, celui, noble, de la manifestation théorique ». La merde, la souillure, le remugle, les restes doivent pouvoir se traiter collectivement, et les institutions jouent aussi un rôle de transformation et d'épuration, un sein-toilette, qui recycle et remet en circulation, tout en conservant une trace du négatif ainsi traité. Or, en désinstitutionnalisant à outrance, ce sont finalement les articulations et les liens qui tendent à se scléroser, à se boucher par agglomération de détritiques accumulés.

Car, selon René Kaes, l'institution est une instance articulaire entre le politique et le psychique, qui permet de « faire tenir ensemble les dimensions subjectives (intra-, inter-, et trans-subjective) et les dimensions du social-historique, en prenant en compte les arrière-fonds culturels et environnementaux ». Les dynamiques institutionnelles « participent à la construction d'un arrière-fond, celui-là même qui conditionne l'émergence d'une forme. Elles sont les matrices trans-subjectives de la construction des sujets (en leur en être subjectif et en leur être social) »¹². Qu'en faire s'il n'y a plus de lieux et de scènes, pour partager, collectiviser et faire vivre les déchirements internes ? Que faire de la destructivité et de la conflictualité ? De l'envie, de la rivalité, des fantasmes meurtriers, incestueux, etc. ?

En l'occurrence, les institutions constituent fondamentalement les lieux d'accommodation d'une violence anthropologique indépassable. On peut ainsi observer « l'instabilité passionnelle des communautés à faible institutionnalisation » (F. Lordon). De façon comparable, on peut constater que les sujets « mal institutionnalisés » sont régulièrement les proies d'un déferlement pulsionnel. D'autant plus si l'on considère que les institutions constituent également des mécanismes de défense contre les angoisses primaires, persécutives ou dépressives, existant chez tout individu. Mais à qui pourront désormais s'adresser ces sujets pour lesquels l'inscription institutionnelle s'est trouvée entravée ? Où le négatif va-t-il se mettre en scène ?

Réinstituer les horizons du lien et du collectif

A l'heure actuelle, ces dimensions institutantes paraissent toujours plus affaiblies par « l'idéologie de l'efficacité, de la performance mesurable, quantifiée, en profonde affinité avec les normes de rentabilité et de productivité. L'institution adopte alors le modèle gestionnaire dominant. Elle est aspirée par la logique de l'Entreprise de production dans laquelle les moyens prennent le pas sur les finalités. La logique est celle de l'acte : la technique, les programmes, les procédures et la supposée expertise occupent l'essentiel de la scène, son organisateur princeps est celui de l'aspiration à une transparence totale » (J.-P. Pinel). Et, comme le souligne Vincent Di Rocco « les mouvements de restructurations incessants, l'accumulation des contraintes procédurales, les exigences de (mise en) conformité, démutisent ce qui doit demeurer muet, voilé, ombragé, de manière à ce que les professionnels soient à même d'accueillir la négativité inhérente à la tâche primaire, sans être envahie par la négativité issue de l'institution elle-même, et celle émanant du *socius* ». Dès lors, « les institutions offrent de moins en moins d'espaces intermédiaires, d'espaces ouverts, de tolérance au chaos. Le vertige du contrôle, le management gestionnaire, la traçabilité généralisée, l'idéologie de la transparence sapent les fondements de la confiance et poussent à la mise en place d'une suspicion généralisée ».

Au fond, l'un des mythes contemporains les plus prégnants serait que l'individualisme aurait relégué l'institution au cimetière des anachronismes archaïques. Or, l'institutionnel est toujours aussi nécessairement présent, mais dans des formes qui évoluent : entreprises, agences, applications, plateformes, prestataires, contractualisation, inclusion, privatisation...le tout pris dans la gangue du métacadre institutionnel dominant : celui du marché. A ce niveau se déploie sans doute un éclateur idéologique, ce que René Lourau définit comme

une rencontre imprévue entre idéologies extrêmes, diamétralement opposées en apparence, mais qui se retrouvent aux deux extrémités d'un fer à cheval. D'un côté, la revendication d'une libération et d'une déconstruction institutionnelle. De l'autre, le néolibéralisme le plus débridé, faisant de chacun une monade isolée, devant faire fructifier son capital humain.

D'après Michel Chauvière, « l'action publique elle-même, oubliant qu'elle est aussi un langage collectif institutionnalisé pour faire face à la question sociale, devient dès lors un ensemble de programmes et de dispositifs économiques-fonctionnels, plus que jamais sectorisés, segmentés et décentralisés ». L'enjeu devrait alors être celui-ci : comment, dans ce contexte, maintenir la possibilité de rester une institution vivante, à même de créer, d'éprouver, de penser, de résister, à même de porter et d'affirmer son irréductible dimension groupale, en tant que condition même de son action soignante ? Comme le souligne Pierre-Henri Castel, le soin psychique pourrait finalement être appréhendé comme un « rituel thérapeutique » - « autrement dit, comme un ensemble réglé de gestes et de paroles doté d'une forte résonance affective, dont l'objectif est de retisser les liens entre un membre « isolé » et son groupe social »¹³. Ce qui implique aussi que toute dynamique thérapeutique soit inévitablement orientée par des finalités institutionnalisantes plus ou moins explicitées et assumées. Dans cette optique, toute thérapie est inévitablement soumise « à un rite d'agrégation sociale », qui doit faire avec les normes et les attendus collectifs.

Les soins sont donc fondamentalement tissés par des « gestes resocialisants », par des « pratiques de communication ou de rétablissement de la communication », par des formes interactives de remédiation d'une « crise de la socialisation primaire », par des dynamiques (ré)instituanes visant une relance des processus de subjectivation, de participation groupale et de réinsertion créative dans les dynamiques collectives. A travers le jeu, la parole, la mise en sens, le partage de scénarios, le faire commun, etc., vient finalement émerger dans le lien thérapeutique un imaginaire commun s'appuyant sur des récits et une mémoire partagés.

Le soin psychique est donc à la fois une façon de problématiser certains écueils de l'institutionnalisation primaire, tout en faisant émerger des dynamiques (ré)instituanes à même de relancer le jeu institutionnel, tant internalisé que dans les transactions avec les partenaires sociaux. De la sorte, il ne s'agit pas d'obtenir la normalisation des existences et l'adaptation ou la réhabilitation à tout prix, mais de pouvoir avant tout relancer une participation transformatrice, créatrice et singulière au sein d'un monde commun, afin de « rendre une vie, même difficile et pénible, néanmoins intéressante car désirante, et donc désirable »

À travers ce processus, le sujet peut finalement se réinscrire dans un destin collectif, « recollectiviser » ses éprouvés, ses expériences, et s'extraire d'un mal-être exclusivement privatisé et enclos. Dès lors, cette remédiation des liens et ce ré-accordage du vécu affectif singulier avec le groupe restaurent la possibilité d'agir, d'interagir et de faire avec les autres.

La relance du jeu relationnel n'est donc pas un simple procédé de réhabilitation, de stabilisation comportementale ou de normalisation ; il s'agit là, fondamentalement, de pouvoir expérimenter et intégrer les dynamiques créatives de la communication-coopération, de pouvoir « réinstituer » les horizons du lien et du collectif.

Cette fonction institutionnelle de réception, de contenance et de holding, que Pierre Delion qualifie de « phorique », permet également de retisser une trame d'appartenance, ne venant pas réitérer l'expérience traumatique et désubjectivante d'une exclusion fondamentale. Le sujet « en souffrance d'inscription » peut alors se sentir reconnu dans l'expression de sa singularité, à travers des regards croisés et articulés par l'arrière-plan institutionnel. Comme le soulignait Castoriadis, l'action politique, mais aussi le soin dans sa dimension la plus élargie, devraient consister « à créer les institutions qui, intériorisées par les individus, facilitent le plus possible leur accession à leur autonomie individuelle et leur possibilité de participation effective à tout pouvoir explicité existant dans la société ».

Et, pour conclure, nous nous associerons volontiers à cette position de Fernand Deligny : « Il ne s'agit donc pas de méthode, je n'en ai jamais eu. Il s'agit bien, à un moment donné, dans des lieux très réels, dans une conjoncture on ne peut plus concrète, d'une position à tenir ».

- 1 René Lourau, *L'État-inconscient*, Éditions de Minuit, 1978
- 2 Paul Fauconnet et Marcel Mauss, « la sociologie : objet et méthode », in *Essais de sociologie*, 1971
- 3 Mary Douglas, *Comment pensent les institutions*, La découverte, 2000
- 4 Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, 1975, p. 140
- 5 Frédéric Lordon <http://blog.mondediplo.net/sont-ils-fous>
- 6 Ibid.
- 7 René Roussillon, *Le Surmoi et la société*, 1993
- 8 Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, Paris, Flammarion, 2010, p. 107
- 9 José Bleger, *Symbiose et ambiguïté*, PUF, 1985
- 10 Hervé Mazurel, *L'inconscient ou l'oubli de l'histoire*, La découverte, 2021
- 11 Wilfried Lignier, *La société est en nous*, Paris Seuil, 2023
- 12 *Le travail psychanalytique en institution*, sous la direction de Jean-Pierre Pinel et Georges Gaillard, Dunod, 2020
- 13 Pierre-Henri Castel, *Mais pourquoi psychanalyser les enfants ?*, Éditions du Cerf, 2021